

Sandrine Picaud-Monnerat, *La petite guerre au XVIII<sup>e</sup> siècle* (2010)  
Compte-rendu dans la *Revue Historique des Armées*,  
par Jean-Pierre Bois

**Pour citer ce compte-rendu - Référence électronique**

Jean-Pierre Bois, « Sandrine Picaud-Monnerat, *La petite guerre au XVIII<sup>e</sup> siècle* », *Revue historique des armées*, 263 | 2011, [En ligne], mis en ligne le 09 mai 2011. URL : <http://rha.revues.org/index7237.html> Consulté le...

**Référence du compte-rendu dans la revue papier**

*Revue historique des armées* (Paris), n° 263, 2<sup>e</sup> trimestre 2011, p. 136.

-----

Texte intégral

La publication de la thèse de Sandrine Picaud-Monnerat, soutenue en 2004, était attendue. À travers l'exemple des campagnes des Pays-Bas de la guerre de Succession d'Autriche mises en perspective dans la pensée française et européenne, elle donne la double démonstration que l'université française produit encore de grandes thèses, et qu'un travail approfondi de recherches en histoire militaire moderne peut avoir un écho sur la pensée militaire contemporaine. Ce n'est pas une histoire de plus de la guerre de Succession d'Autriche, mais une analyse précise et très approfondie du type nouveau de guerre conduite par des troupes légères équipées, entraînées et dénommées sur le modèle hongrois, hussards ; une guerre que le XVIII<sup>e</sup> siècle a du mal à qualifier, entre guerre de partis, de partisans, de détail, de capitaines ; une guerre « petite » qui semble méprisable, ou au moins secondaire, à côté de la grande guerre, celle qui relève de la grande tactique. Une guerre passée presque inaperçue des historiens, parce qu'elle manque de grandes batailles et de grands noms, sinon même de grandes sources pour l'étudier. Cette guerre petite a nécessité, pour être connue, de longues recherches menées au Service historique de la Défense, aux Archives cantonales vaudoises de Lausanne, aux Archives royales du château de Windsor, et secondairement au *National Army Museum* de Londres, avec la lecture de tout ce qui touche à la petite guerre dans les bibliothèques militaires de Paris, Berne, Londres, Berlin, Göttingen, Wolfenbüttel, Vienne, etc. L'ensemble de ces recherches se trouve couronné par un travail entièrement neuf. C'est d'abord une tentative de définition fondée sur la lecture minutieuse de tous les traités modernes sur cette nouvelle forme de guerre, fort nombreux – Guignard, Saint-Geniès, La Croix, Grandmaison, Jeney et bien d'autres. La petite guerre n'est pas la grande guerre : il lui manque la bataille, finalement l'épisode le plus rare de l'histoire des guerres décrites par l'historiographie générale. Elle est faite de petits coups : surprises, embuscades, harcèlement ; elle ne mobilise que peu d'hommes et jamais de grand général mais plutôt des officiers de rang plus modeste ; elle est aussi beaucoup plus constante que les grandes opérations, elle se déroule chaque jour, en petit, elle matérialise au jour le jour, la permanence de la guerre au cours d'une campagne, au point qu'on peut se demander si elle n'en est pas l'essentiel, autant pour les soldats qui sont engagés dans l'ensemble des opérations que pour les populations qui subissent la présence de la guerre, par l'usure des hommes, la désorganisation des communications, l'épuisement des approvisionnements, son impact sur le moral, etc. Quand ces petites affaires se trouvent comprises dans un ensemble plus vaste, elles deviennent des

composantes utiles d'une guerre permanente, la grande, celle que vivent les soldats. Comme elle, elle suppose une action toujours coordonnée entre les troupes qui la conduisent, une tactique remise à l'exécution de véritables spécialistes, une stratégie supérieurement pensée. Elle relève très exactement d'un art. Sandrine Picaud-Monnerat place ensuite la petite guerre sous le regard de l'élite, généralement méprisante à l'égard d'une guerre sans gloire, une guerre de capitaines et de vilains, et montre en contrepoint l'importance de la pensée théorique en matière stratégique, tactique et même logistique sur l'organisation du corps des troupes légères, sur la surprise comme principe du combat avec ce qu'elle exige de qualité dans la préparation, la reconnaissance du terrain, l'équipement, l'armement. Enfin, elle passe à la démonstration pratique : sous le titre très modeste d'une « *chronique d'opérations oubliées* », Sandrine Picaud-Monnerat nous donne le plus remarquable et le plus original récit d'une bataille livrée au XVIII<sup>e</sup> siècle, et que nul n'a jamais décrite avant elle : la bataille qu'ont livrée en 1746 les hussards de Beausobre et les arquebusiers de Grassin, auxquels il faut ajouter quelques troupes franches, les « *La Morlière* » par exemple, comme on les appelle familièrement du nom de leur chef. Ils passent de Bruxelles à Anvers, puis d'Anvers aux Cinq Étoiles, puis exécutent la manœuvre de la Mehaigne. En fin de compte, après la prise de Bruxelles en février, l'armée entière de Maurice de Saxe, avec une économie de moyens sans exemple, a conquis une province entière que les troupes de Louis XIV ont souvent traversée sans jamais la tenir, il a repoussé en octobre l'armée épuisée de Charles de Lorraine presque jusqu'à Liège, a en même temps épargné les habitants et la vie des soldats. Reste alors à mettre en valeur le vrai vainqueur, celui qui a su tirer la quintessence de ce nouvel art, celui qui a pensé cette campagne de Flandre de 1746, cet étonnant maréchal de Saxe dont la plus grande victoire n'est sans doute pas Fontenoy, ni Lawfeld, mais bien cette campagne de Flandre qui ne laisse le nom d'aucune bataille avant Raucoux. Son meilleur appui devant tous ses détracteurs a toujours été la confiance de Louis XV. Reste à convaincre le comte d'Argenson, pressé par la Cour et marqué par la logique de la grande guerre, mais qui sait en fin de compte apporter son soutien aux troupes légères, reconnaître aux hommes de troupe, ces hussards et ces arquebusiers toujours tenus pour à-demi sauvages l'honorabilité qu'ils méritent, et à leurs officiers l'honneur de leur service. Ainsi se trouve réhabilitée cette guerre petite, de petits effectifs et de petites affaires. Bien qu'elle soit conduite en complément de la grande guerre, à côté ou en avant des opérations d'une armée constituée, la petite guerre à bien des égards ressemble, avec d'autres armes et sur d'autres terrains, aux guerres asymétriques contemporaines qui ne voient plus de grandes batailles entre de grandes armées, mais des coups de main, l'épuisement d'un pays, la volonté de créer l'insécurité et la peur. Tout n'est pas superposable, sans doute, en particulier le caractère civil des combattants, mais Sandrine Picaud-Monnerat, « *entre rupture et continuité* », sait mettre en question la filiation entre la petite guerre du XVIII<sup>e</sup> siècle et les modes de guerres qui furent ensuite ceux de la guerre de Vendée, puis de la guérilla espagnole, étend son analyse aux écrits de Le Mière de Corvey, von Valentini, von Decker. Au fond, la petite guerre, n'est-elle pas une réalité de toutes les guerres, sous des formes adaptées à chaque fois au schéma général de la guerre ? Et n'est-elle pas la forme prise par bien des conflits contemporains, dans lesquels on ne livre plus bataille, alors que la guerre est omniprésente, touche civils et militaires, ne s'inscrit même plus dans un champ géographique ou juridique précis. C'est dire l'ouverture du champ d'étude, des guerres napolitaines au temps de l'unité italienne, jusqu'à la guerre du Viêt-nam sur une tout autre échelle, ou jusqu'aux guerres qui se livrent désormais dans le monde depuis une vingtaine d'années. La connaissance de la petite guerre du XVIII<sup>e</sup> siècle apporte ainsi des clefs nécessaires à la compréhension de la guerre contemporaine. Il faut lire l'étude de Sandrine Picaud-Monnerat – d'autant plus qu'elle a le bonheur d'avoir une écriture devenue rare, en même temps académique et élégante : le beau français des anciens maîtres est trop souvent oublié pour qu'on se refuse le plaisir de l'apprécier.